

regardait dans le miroir de la page, clappait des lèvres, de la langue. Ça donne toutes sortes d'onomatopées, d'ailleurs marrantes. Elle s'amuse. Nous aussi. Enfin, on essaie...

Elle pense exprimer ainsi son corps plus que sa pensée ce qui, en principe, n'est pas un mal. Elle court - tam, tam, tam, tam (quatre fois!), elle respire à pleins poumons - hah, hah, pendant sa course elle voit défiler les troncs d'arbres - flap, flap, flap, flap (toujours quatre fois) et l'oxygène se raréfie - tam clac, tam clac...

Ça va? demande son mari qui la suit dans son pays, le pays de son enfance évidemment.

Hala hula, répond l'écrivaine dans la „vieille langue“ et elle se concentre sur le bruit que fait la pluie battante ratata! pendant la nuit.

Quand elle a une insomnie, c'est encore pire. Le monologue intérieur occupe toute la page, s'élargit avec une désinvolture impressionnante. Elle ne se refuse rien, dans son monologue, même pas les portées d'hirondelles apprises à la maternelle qu'elle trace sous nos yeux. Et nos yeux se ferment doucement, fatigués par tant de bonheurs d'écriture.

Une nouvelle recrue

J'abandonne *Le Pays* (trop tôt?) et j'ouvre *Le Tiroir aux cheveux* d'Emmanuelle Pagano, une nouvelle recrue de chez P.O.L. Je lis les premières pages, la respiration coupée. Je ne comprends qu'au compte-goutte. Ce qui contribue à mon trouble. Quel silence dans ce texte, dans

il y a ceux des germaniques, deux voisins qui jouent ensemble pendant l'enfance. Puis elles se séparent. Ne font plus que s'apercevoir. Plus tard, l'une écrit l'autre vit, l'une devient auteure, l'autre narratrice. Elle raconte d'une voix neutre les déboires de son adolescence dissipée, les coucheries aléatoires, la promiscuité des corps qui s'enlacent, se prélassent et à nouveau s'enlacent presque sans plaisir. La narratrice tombe enceinte, et à force de cacher son état elle accouche prématurément d'un enfant qui se révèle gravement handicapé. Elle n'a pas encore dix-huit ans, ses parents prennent le bébé qui, faible compensation, a une belle tignasse blonde. Dans sa vie sans rime ni raison, la jeune femme introduit maintenant un élément de stabilité, elle se découvre une passion pour la coiffure: elle aimait depuis toujours toucher les cheveux. Apprentie coiffeuse, douée et appréciée par la patronne, elle accouche d'un deuxième bébé, cette fois parfaitement normal. Il y a de l'amour dans ses gestes, comme elle soigne ses bébés, amour pour la vie qui palpète dans ces deux corps d'enfants, même dans celui tellement mou, avec son regard vide: son handicapé bien-aimé. Elle finira donc par décider de s'occuper elle-même de ses enfants. Et on comprend mieux les premières pages qui présentaient ce moment par anticipation. Sa voisine la regarde de loin, en continuant ainsi à se faufiler dans l'histoire. Son regard est presque vide, regard d'écrivain, impassible, apparemment sans pitié pour son personnage-narrateur qui apprend que ses parents ont obtenu à son insu la tutelle des enfants. Elle est abasourdie. Sa vie n'a plus aucune éclaircie. Dieu est un per-vers, murmure-t-elle.



Photo: P.O.L.

Emmanuelle Pagano

L'écrivaine, accompagnée par son ombre narratrice, Marie Rivière, quitte Paris pour „*offrir l'air et le jardin*“ à son fils et au bébé à venir, celui qu'elle transporte dans son ventre. En avion. Sur le siège d'à côté, son mari, qui s'effacera au fur et à mesure qu'il devient évident que son rôle appartient plutôt au passé. Tout ce petit monde vole vers une contrée imaginaire, le pays Yuoangui, où

d'idées en utilisant un vocabulaire très riche et varié qui vient de tous les registres, y compris celui de la science. Et puis, avis toujours aux lecteurs pressés, il n'est pas facile de déterminer la part du jeu et du sérieux. Tout est bien tissé, avec beaucoup d'inventivité, ce qui n'exclut pas les digressions poétiques.

Variations sur un personnage biblique

Il y a forcément du silence dans la poésie, dans cette manière de lier toutes les choses entre elles, tous les êtres vivants et toutes les époques. Frédéric Boyer est par-dessus tout un poète. Il a, comme beaucoup d'entre nous, la fascination du Vieux Testament. „*Je n'écrivais pas parce qu'il m'arrivait des choses, j'écrivais parce que d'autres livres existaient*“, dit Marie Darrieussecq. Au commencement de cette chaîne livresque se trouve la Bible, le Livre des livres. De toutes les figures bibliques, Boyer choisit celle d'Abraham, le fondateur, figure plus complexe que Moïse, plus juive aussi. A partir de là, il procède comme un musicien doublé d'un poète. Son pari est de refuser la digression. Contrairement à la digression, les variations se soumettent à un dénominateur commun qu'est le thème, d'où cette sensation d'unité. Et de discipline musicale.

C'est le silence qui crée le rythme. Le bruit vient de l'aléatoire, de ce mépris pour la structure, héritage néfaste du surréalisme. Les variations de Boyer ont une structure, même si c'est celle du rêve. Un rêve qui nous parvient de loin, des contrées bibliques. Un rêve figé, devenu mythe, mais que l'on peut toujours décli-

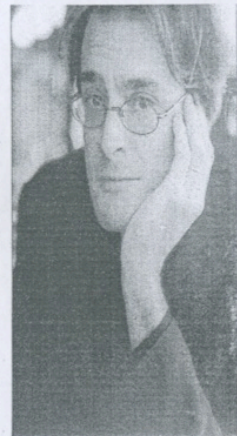


Photo: John Foley

Frédéric Boyer

-> Marie Darrieussecq
Le Pays
P.O.L., 2005
296 p., 19 €

Emmanuelle Pagano
Le Tiroir à cheveux
P.O.L., 2005
135 p., 14,50 €

Frédéric Boyer
Abraham remix
P.O.L., 2005
223 p., 17 €

